

# Une histoire de l'humanité, des religions et de l'Etat

## *5 – Islam : Dieu est l'Etat*

*édité par L'Ouvrier*

*note de février 2007: Islam, Islamisme, Islamistes ?*

Cette brochure est consacrée à une étude historique de l'ensemble de ce que l'on nomme aujourd'hui l'Islam, et n'est pas centrée sur le seul phénomène terroriste lié à l'idéologie musulmane. (on en trouvera une étude détaillée dans la série E)

Elle a été rédigée en 2000 (avec pour titre « Islamisme : Dieu est l'Etat », avant le 11 septembre 2001, avant aussi que s'opère un changement de langage dont nous discutons l'apparition dans le chapitre 9 ("*les islamistes, épouvantail de l'impérialisme*").

A l'époque, l'on utilisait indifféremment les mots Islam et islamisme. Le petit Larousse de 1980 donnait cette définition : "*Islamisme : religion musulmane*". Par contre, l'édition de 2005 indique que cette définition a "*vieilli*", et ajoute celle-ci : "*désigne, depuis les années 1970, les courants les plus radicaux de l'Islam, qui veulent faire de celui-ci non plus essentiellement une religion, mais une véritable idéologie politique par l'application rigoureuse de la charia et la création d'Etats islamiques intransigeants*".

C'est en réalité en 2001 que l'ancienne définition a "*vieilli*", et que les médias occidentaux ont imposé leur distingo, au point qu'il nous semble aujourd'hui naturel. De même, nous utilisons l'expression "*islamique*" aujourd'hui inusitée, selon l'ancienne définition "*qui appartient à l'Islam*".

Comme nous le disions à l'époque, la tendance était à désigner du qualificatif "*islamiste*" les courants qui s'opposaient à l'impérialisme, contrairement aux autres. Par exemple, l'Arabie saoudite wahabite était épargnée du qualificatif d'islamiste en raison de son allégeance à l'impérialisme US, alors que son idéologie et ses pratiques étaient particulièrement "*intransigeantes*". Il s'est avéré que c'est l'Arabie saoudite qui a fourni le gros des terroristes du 11 septembre.

*Nous avons remplacé à quelques endroits dans cette version l'expression « Islamisme » que nous avons utilisé à l'origine par « Islam » pour parler de l'Islam en général. Et nous avons réservé, comme cela est devenu l'usage depuis 2001, le terme d'Islamisme aux courants revendiquant une prise de pouvoir politique fondée sur les bases religieuses du Coran. Ce problème est discuté dans le chapitre 9.*

## **5 - Islam : Dieu est l'Etat**

1 - Une religion-Etat pour le peuple arabe	3
2 - Le troisième monothéisme	5
3 - Sunnites, Chiites : une lutte sainte pour le pouvoir	6
4 - L'Empire Ommeyyade et son renversement révolutionnaire religieux	8
5 - Les Abbassides : religion et science	10
6 - Religion et Etat dans les mondes juif, chrétien et musulman	13
7 - L'Islam et la condition des femmes	15
8 - La révolution islamiste iranienne et Khomeiny	18
9 - Les "islamistes", épouvantail de l'impérialisme	19
10 - Religion, jeunesse et espoir	22

## 1 - Une religion-Etat pour le peuple arabe

L'Islam, troisième religion monothéiste, est apparu près de deux millénaires après le Judaïsme et six siècles après le Christianisme, dans la même région que les deux premières, vers 610 après JC, parmi une des populations sémites, les Arabes. Le Christianisme est alors triomphant. Devenu religion d'Etat du temps de l'Empire romain, il a gagné tout le bassin méditerranéen et est en train de devenir une puissance de premier plan en Europe, allié des Etats, des princes qui les commandent, et avec eux, des propriétaires de terres, les nobles. La hiérarchie de l'Eglise elle-même est en train de devenir un très gros propriétaire de terres. Le Judaïsme est au contraire une religion opprimée, dans la mesure où les Juifs s'étaient insurgés contre la domination romaine. Leur Etat avait été détruit 600 ans plus tôt, et il n'est plus qu'un souvenir. Les Juifs sont une population très minoritaire, dispersée entre la Palestine, la Mésopotamie, l'Afrique du nord et l'Europe.

Les Arabes n'ont pas d'Etat, pas de roi, de chef régnant sur tout le peuple. Ils vivent en clans, et en tribus qui regroupent ces clans. Une autorité règne dans chaque tribu, qui impose une hiérarchie sociale, des divisions qu'il faut accepter. L'autorité est le fait de l'homme le plus ancien, le patriarche. Certaines tribus vivent en nomades, d'autres se sont sédentarisées. Leur société est donc une structure patriarcale, sans doute très proche de celle qu'avaient les Hébreux avant de créer leur Etat. Cette structure patriarcale n'est ni juive, ni chrétienne, ni musulmane. On la retrouve chez tous les peuples du pourtour méditerranéen. Elle est le reflet d'un certain stade du développement. Il y a en effet dans ces sociétés un début de division sociale. Le chef sert à commander l'existence de privilégiés et de dominés. Les femmes, notamment, sont inférieures aux hommes à ce stade. Il peut y avoir également des gens ouvertement exploités, voire des esclaves. Ces sociétés vivent d'élevage. Aux stades précédents, on sait que la société était différente, et qu'il n'y avait pas ces différences, ni cette exploitation. On vivait alors d'agriculture, et auparavant encore de chasse et de cueillette.

Tant que les hommes vivent de chasse et de cueillette, et ensuite d'agriculture, on ne voit pas d'Etat, nulle part au monde. Les sociétés sont égalitaires, se gouvernent de la manière la plus démocratique, en réunissant l'ensemble de la tribu pour prendre les décisions. Et on s'aperçoit en étudiant des sociétés qui sont restées jusqu'à nos jours à cette manière de vivre, qu'il n'est pas besoin de chef, ni de police, de prison ou d'aucune contrainte pour que les hommes acceptent de vivre en société. Les chefs, les prisons, la contrainte, c'est-à-dire l'Etat, sont par contre devenues nécessaires lorsque la société s'est ouvertement divisée entre exploités et exploités. Le travail des uns s'est mis à être utilisé pour le profit des autres. Mais cela n'a pas été facile à imposer. Les premiers Etats, en Mésopotamie, puis en Egypte, restent seuls au monde pendant des siècles.

Vers 600 après JC, on connaît maintenant très bien ce que sont les Etats au Moyen-Orient. On en a vu se bâtir qui se sont largement étendus, comme l'Empire romain, et d'autres. Pourtant aux Amériques, en Afrique et même en Asie, il y a encore d'immenses régions et de très nombreuses populations qui vivent très bien sans Etat. Il est cependant difficile de

continuer à vivre sans Etat lorsqu'on se situe près d'un Etat. Et c'est la situation du peuple arabe. Tout Arabe doit obéir aveuglément à son chef, le sayyid, sans tenir compte de ses intérêts personnels, et doit venger sa tribu au moindre affront. Le sayyid, de son côté, se doit de "réparer" le meurtre d'un membre de la tribu qui en est responsable. Entre tribus, on règle donc les différents graves par la vendetta, ou guérilla, c'est-à-dire un coup militaire porté par surprise. La logique de la vendetta veut qu'une fois commencée, elle s'alimente d'elle-même. Les tribus se déchirent et y épuisent leur énergie et leurs richesses. Cette pratique affaiblit les Arabes face aux prétentions des Etats de la région. Les terres les plus riches d'Arabie, dans l'actuel Yemen, par exemple, passent sous la domination des Perses. Les Arabes sont les spécialistes du commerce par caravanes. La Mecque en est la capitale et vit du trafic de marchandises venant d'Inde par l'Océan indien, en direction de l'Occident. Mais guérillas et commerce s'avèrent incompatibles, contradictoires. L'histoire a bien créé une solution, l'Etat, qui peut imposer son autorité à tout un peuple. Mais imposer un Etat unique à des tribus qui se font régulièrement la guerre est problématique. Il faudrait une autorité au-dessus de chaque tribu, alors que chaque tribu ne reconnaît que l'autorité de son seul chef.

C'est Mahomet qui va faire ce choix, et résoudre ce problème, grâce à la religion. Les hommes qui vont avec lui tenter d'unifier les Arabes vont pour cela mettre en place simultanément une première forme d'Etat et une religion correspondante. La religion va être le fer de lance de leur toute jeune autorité, et ils n'hésiteront pas, pour affronter les vieux pouvoirs, à recruter des croyants parmi la population la plus pauvre. Jusque-là, vers l'an 600, la religion la plus répandue chez les Arabes reste la vénération des dieux des vieilles religions polythéistes de la région. A la Mecque, existe un sanctuaire en forme de cube de 15 mètres de côté, la *Kaaba*, dans lequel on considère que sont réunis dieux et déesses, comme al-Ozza, el-Lât, Manat. Ces dieux sont connus de toute l'Arabie, du fait des pèlerinages qui ont lieu à la Mecque depuis longtemps. Quelques tribus se sont converties au Christianisme, et quelques Arabes se sont aussi convertis au Judaïsme. Mais le plus souvent, lorsqu'ils ont entendus parler du dieu unique des Juifs et des chrétiens, les Arabes ont pensé le reconnaître dans un des leurs, nommé al-Lah, ce qui signifie simplement le dieu.

Muhammad ibn Abd Allah, Mahomet, est né en 570, dans le clan des Banû Hâchim, clan qui appartient à la tribu des Quraychites. Orphelin à 6 ans, il est pauvre à 20 ans, mais devient un notable de la Mecque en se mariant avec Khadîja, une riche veuve. Avec elle, il n'a que des filles, ce qui est considéré comme une calamité à l'époque. Est-ce pour cette raison ? Il prend l'habitude de se retirer dans une caverne. Vers 610, il a la vision de l'ange Gabriel. Il entend Gabriel lui dire qu'il est choisi pour être le messager arabe de Dieu qui s'est déjà manifesté auprès des Juifs et des Chrétiens. Mahomet fait des disciples à la Mecque, des proches, et des gens du peuple, artisans, esclaves, membres des clans les plus faibles. Il préconise de détruire les représentations des anciens dieux. Pour les riches de la Mecque, c'est une source de profits qui risque de disparaître. Les persécutions commencent. En 622, Mahomet quitte la Mecque, à la tête de 200 personnes, pour aller à Médine. Cette date de son exil, en arabe *hégire*, deviendra plus tard le point de départ du calendrier musulman.

Médine est plutôt peuplée de paysans, et se trouve à 400 kilomètres de La Mecque. Il y existe une forte communauté juive, avec des rabbins et des écoles. A Médine, Mahomet réussit à faire signer par les tribus arabes et juives de la ville un pacte : les groupes se doivent une protection mutuelle. Fort de cette réussite, il lance un raid, une *razzia*, sur la Mecque. Cette opération est mal vue, car il a choisi le mois de *radjab*, où il est interdit de verser du

sang, et il y a eu un mort. C'est un échec. Mahomet se venge sur une tribu juive de Médine, les Qaynuqâ, parce qu'elle se moque de sa nouvelle religion. Il confisque ses biens, et l'expulse. Puis ce sont les Mecquois qui se vengent sur les proches de Mahomet. Il y a encore des morts. En 627, Mahomet réussit à faire échouer une attaque des Mecquois.

En 630, Mahomet marche donc sur la Mecque. Abû Sufyân se convertit et lui ouvre les portes. Le prophète fait abattre les idoles de la *Kaaba*. Mahomet a donc réussi à imposer aux patriarches, les puissants de l'époque, un nouvel ordre. Les patriarches sont tout à fait assurés de conserver une place supérieure, mais les règles du jeu de la domination sociale sont totalement bouleversées. Entre clans et tribus, désormais, la coopération et l'entraide doivent remplacer la guérilla et les vengeance personnelles. Le résultat sera clair et net : en un siècle à peine, un véritable empire islamique va être construit. Par contre, les pauvres seront vite déçus, car cette construction montrera qu'elle signifie aussi inégalités et injustices sociales criantes.

## 2 - Le troisième monothéisme

Dans un premier temps, Mahomet demande à ses fidèles de ne plus s'orienter vers la Kaaba comme ils le faisaient dans leur ancienne religion, mais de s'orienter vers l'orient. Il s'agit de leur faire penser à réorienter leur vie, à reléguer au second rang le souci de réussite et d'argent. Et il affirme la nécessité d'oeuvrer pour une société plus juste, en pratiquant pour cela l'aumône, que les riches doivent aux plus pauvres. Par rapport aux premières religions monothéistes, Mahomet présente la nouvelle religion comme la suite historique des précédentes : la liste de ses prophètes commence avec Adam, passe par Abraham, Moïse, David, inclut Jésus, et finit par lui-même, Mahomet, qui est le dernier. *"N'engagez des controverses avec les hommes des premières révélations, dit-il, que de la manière la plus honnête, à moins que ce ne soient des hommes méchants"*. Et il ajoute : *"Notre Dieu et le vôtre, c'est tout un"*. Le message du Coran est le prolongement en direction des Arabes des révélations faites par Dieu aux Juifs puis aux Chrétiens. Le Coran dit de lui-même : *"Le Coran est une révélation du souverain de l'univers (192). Il est écrit en langue arabe facile à entendre (195). Il a été prédit par les Ecritures des anciens" (196)*, c'est-à-dire par la Bible des Juifs et des Chrétiens.

Arrivé à Médine, Mahomet est un moment tenté de rapprocher sa religion du Judaïsme. Il prescrit un jeûne le jour de la fête juive du grand pardon, recommande de prier trois fois comme les Juifs, au lieu de deux auparavant. Il donne le droit aux musulmans d'épouser une femme juive, reprend leurs règles d'hygiène alimentaire, et demande même aux musulmans de s'orienter vers Jérusalem pour la prière. Mais les Juifs voient d'un mauvais oeil ce prophète. Ils attendaient un messie, c'est-à-dire un envoyé de Dieu qui inaugurerait l'ère de la justice. Quelques-uns se lient avec Mahomet. Mais, pour les plus riches commerçants Juifs, en prétendant unir les tribus arabes jusque-là divisées, il représente un danger. Mahomet abandonne donc son projet de rapprochement avec les Juifs et en janvier 624 déclare son indépendance. Il ordonne alors aux musulmans de se tourner vers la Mecque, et présente sa religion comme un retour à l'antique religion d'Abraham. *"On vous dit : "Soyez Juifs ou chrétiens, et vous serez sur le bon chemin". Répondez-leur : "Nous sommes plutôt de la religion d'Abraham, vrai croyant, et qui n'était point du nombre des idolâtres"*. A partir de ce moment, le Coran est considéré comme étant le vrai patrimoine, que les Juifs et les Chrétiens

n'ont pas su garder intact. Et les musulmans deviennent seuls détenteurs y compris des doctrines révélées à Moïse et au Christ. Torah et Evangile ne sont que des textes manipulés par des humains. Alors que le Coran est une pure émanation de Dieu. On défie quiconque d'écrire une seule sourate qui puisse égaler le Coran, et on prétend faire ainsi la preuve de son origine divine.

Pour le Juif Moïse, la révélation de Dieu avait eu lieu en un seule fois, au mont Sinaï. Celle de Mahomet va durer 23 ans. C'est petit à petit, verset après verset, ligne après ligne, qu'elle lui apparaît. Lui-même ne sachant ni lire, ni écrire, ses fidèles l'écoutent, l'apprennent par coeur, le récitent, et le retransmettent de bouche à oreille. Cette récitation, en arabe *Qur'an*, ne sera mise par écrit que 20 ans après sa mort, en 652 : c'est le Coran. Contrairement à l'église chrétienne, la religion musulmane ne connaît pas de clergé. Il n'y a pas de prêtre, le croyant est seul face à Dieu. Théoriquement, n'importe quel musulman peut présider les prières à la Mosquée. Mais pratiquement, elle sont vite devenues le fait d'imams ayant fait des études coraniques. Et tous les Etats islamiques vont mettre en place un véritable clergé autour de la religion. Mais au début, la pression que peuvent exercer les prêtres chrétiens est remplacée par une pratique qui comporte une forte dose collective, publique, et intégrée à la vie sociale. Il faut faire la prière 5 fois par jour. Dans une ville comme le Caire, on peut estimer à 20 % le nombre de ceux qui s'y conforment de nos jours. A l'heure dite, où que l'on soit, dans la rue, chez soi, on se met à prier, et cela se voit. Dans certains pays, on tolère une pratique plus individuelle. Le vendredi, tous les hommes doivent se retrouver à la mosquée pour la prière de midi. Elle est effectivement très suivie. Une pression sociale considérable s'exerce, qui assure l'assiduité de la pratique religieuse. Il en est de même avec le jeûne du mois de Ramadan, qui est le moment d'une vie sociale importante, au-delà de la famille : visites, dîners et fêtes pendant la nuit. Enfin, le pèlerinage à la Mecque est obligatoire pour les adultes qui le peuvent matériellement, une fois dans leur vie. Occasion de sacrifices de bétail (500 000 bêtes égorgées en trois jours) en souvenir du sacrifice d'Abraham, et de rites de lapidation, il a un sens de grand pardon, et réunit de un à deux millions de personnes.

Au moment de la prière, le croyant déclare : *"Au nom de Dieu bon et miséricordieux, louanges soient à Dieu, Seigneur de l'Univers, bon et miséricordieux, Souverain du Jour du Jugement. C'est Toi que nous adorons, Toi dont nous demandons l'aide. Conduis-nous dans la voie droite, la voie de ceux à qui Tu as donné Tes bienfaits, qui ne sont ni l'objet de Ton courroux, ni les égarés"*. La nouvelle religion reprend les règles sociales des dix commandements : ne pas tuer, ne pas commettre d'adultère, ne pas voler, ne pas rendre de faux témoignage. Elle ne croit pas au péché originel, et considère que l'homme peut être bon, tenir tête aux forces du mal. Elle promet le bonheur après la mort. Ce bonheur est fait à la fois de l'agrément de Dieu, et de promesses très matérielles ; au paradis, les hommes auront droit à des femmes (houris) réservées aux élus. Le péché suprême, impardonnable, c'est le shirk, le crime d'associer Dieu à d'autres divinités. L'enfer existe, mais Mahomet peut éviter de le rendre éternel, en obtenant une sortie après des milliers d'années de châtements. Les non-croyants en l'Islam, appelés infidèles, sont à priori bons pour l'enfer.

### 3 - Sunnites, Chiïtes : une lutte sainte pour le pouvoir

Le trait d'égalité existe donc à l'origine entre gouvernement et religion islamique. Et cela pose problème à la mort de Mahomet. Légitimation du pouvoir et légitimation religieuse

se retrouvent confondus. La succession de Mahomet commence donc par une crise grave. Une division sépare l'Islam, entre sunnites et chiites. C'est une banale affaire de succession de pouvoir, comme il y en a dans tous les royaumes et empires de l'époque. Mahomet n'a pas eu le temps de préparer sa succession. Sa mort surprend tout le monde. Il y a désaccord entre les noms de Abu Bakr, et de Ali ibn Abi Talib. Finalement Abu Bakr est désigné premier *calife*, ce qui signifie remplaçant. Le deuxième calife, Omar ibn al-Khattâb, s'attribue le titre supplémentaire de "commandeur des croyants", et entame des conquêtes militaires, en Syrie, Irak, Iran, Egypte, puis Libye et même Tunisie. L'Empire perse vole en éclats.

La querelle resurgit lorsque Ali, celui qui n'avait pas été choisi comme premier calife, succède à Omar. A la Mecque, on trouve ce retour suspect. Cela finit par l'affrontement des armées des deux partisans, en 657 et une division de l'Islam. D'un côté les partisans d'Ali, chiites, resteront minoritaires, mais puissants en Perse, l'actuel Iran. De l'autre, les sunnites, majoritaires, auront pour fief l'actuelle Arabie saoudite. Cette division reste profonde et durable jusqu'à aujourd'hui. Les chiites, allant toujours plus loin dans leur hostilité envers les sunnites, la font remonter dans le temps, jusqu'au vivant de Mahomet lui-même. Ils placent Ali au-dessus de Mahomet, et ont fait un quasi-Dieu. Les imams chiites, qui prétendent transmettre la gloire de Dieu de génération en génération, seront alors pourchassés par les califes sunnites pour qui ils représentent un danger. Et les chiites accuseront en retour les califes d'avoir empoisonné certains de leurs imams.

Si en principe, les sunnites n'ont pas de prêtres, ni de clergé, dans la pratique, il en va bien autrement. Chefs religieux et chefs politiques sont les mêmes. De leur côté, les chiites instituent un clergé en bonne et due forme, avec mollah et ayatollah. De nos jours, les sunnites sont largement majoritaires, avec 83 % des musulmans dans le monde ; les 16 % de chiites sont surtout concentrés en Iran et en Irak. En même temps que la scission entre sunnites et chiites, se sépare un autre courant, les kharidjites. Ils considèrent que c'est le musulman le plus digne qui doit être calife, même si c'est un esclave noir, et ne veulent donc pas tenir compte de la descendance du prophète. Par ailleurs, ils considèrent qu'on ne peut pas considérer comme croyant quelqu'un qui n'observe pas la Loi. Les kharidjites représentent de nos jours environ 1 % des musulmans du monde. On les trouve au Maghreb (Algérie, Tunisie, Libye).

La mort de Mahomet pose un premier problème qui agite les intellectuels et les docteurs de la loi coranique, les mollahs. Peut-on considérer le Coran comme ayant été créé ? S'il est oeuvre d'un Dieu lui-même éternel, il ne peut avoir été créé, mais a toujours existé. Seulement comment du papier aurait-il existé de toute éternité ? On finit par résoudre ce problème en disant que seules les lettres avec lesquelles il est écrit avaient été créées. Le Coran lui-même est éternel. Inutile de dire que le peuple est à des kilomètres de ce genre de discussion. Lui, considère tout bonnement que le livre, c'est-à-dire le papier et l'encre, est sacré. Mais les intellectuels de l'Islam méprisent une telle vision, du haut de leur supériorité sociale. Ils ne se posent pas la question de donner au peuple les moyens de réfléchir. Comme dans toutes les religions d'Etat, une division s'instaure qui n'existait pas dans un monde sans Etat, entre la pratique et la foi des classes riches et intellectuelles, et celles du petit peuple et des pauvres. Le Coran a beau insister sur l'unicité de Dieu, les croyants de milieux populaires conservent l'idée d'un monde invisible peuplé d'anges, et plus encore d'un monde dans l'au-delà, après la mort. Chaque être humain est assisté de deux anges gardiens, qui notent ses actes, bons ou mauvais. Se greffent aussi d'anciennes pratiques de talismans, ou de rites de

guérisons, qui varient selon les régions. Les populations pauvres pratiquent aussi la visite des tombes des saints, et dans certaines régions, des sacrifices d'animaux, alors que la religion officielle ne considère qu'un sacrifice annuel.

#### 4 - L'Empire Ommeyade et son renversement révolutionnaire religieux

Les Arabes sont de bons guerriers, spécialistes des attaques par surprise avec un armement léger, sabres, lances et arcs. Très mobiles, ils affolent leurs adversaires aux équipements lourds des armées perses et byzantines. Omar est aussi un fin politique. Aux populations conquises, juives ou chrétiennes, il autorise de pratiquer leur religion. Mais elles doivent payer deux impôts pour cela, la *djizya*, et le *kharâj*. Les administrations sont maintenues. Pendant le premier siècle qui suit la mort de Mahomet, les conquêtes visent surtout des régions peuplées par des Arabes. On dit leur apporter leur foi. La loi interdit alors la conversion, et on considère que l'Islam est réservé aux Arabes. Mais les Ommeyades (660-750) poursuivent cette expansion, touchent la Chine à l'Est, l'Espagne et le sud de la Gaule à l'ouest. En 732, les armées musulmanes sont arrêtées à Poitiers.

De nombreux auteurs interprètent l'attitude de cette première conquête comme une indifférence sur le plan religieux : les Arabes conquérants ne tentent pas de convertir les populations qu'ils soumettent. En fait, ils n'ont simplement pas les moyens d'imposer leur religion. Ils n'ont eux-mêmes aucune tradition administrative, étatique. C'est pour cette raison qu'ils font le choix de laisser les non-musulmans entre des dirigeants indigènes, avec leurs propres règles et usages. Il ne s'agit donc pas d'une quelconque tolérance qui viendrait de la religion islamique, comme on le lit souvent. Le Christianisme aussi, avant de pouvoir réellement imposer sa foi dans les campagnes d'Europe, a dû construire un appareil d'Etat qui lui a demandé des siècles de travail, d'accumulation des richesses, et surtout un long apprentissage dans l'art de s'imposer aux populations. Si le gouverneur d'Irak interdit la conversion à l'Islam sous Abd al Malik, c'est pour des raisons de rentrées d'impôts. Les musulmans payant moins d'impôts que les indigènes, il existe une tendance parmi ces derniers à se convertir pour payer moins d'impôts. Les musulmans ont par contre un sens ancien du commerce. Sous le règne des Ommeyades, une réforme monétaire crée une monnaie forte en or -le dinar- et en argent -le dirham-. Très recherchée, elle devient un véritable dollar du Moyen-âge.

Les problèmes viennent de la réussite même des Ommeyades. Vers l'an 700, une aristocratie se constitue. Le calife est maintenant bien plus qu'un simple "remplaçant" de Mahomet. C'est un vrai roi, entouré d'une cour étalant luxe et richesse, et cela choque le petit peuple. Des sectes musulmanes se mettent à apparaître et à protester. Les dignitaires doivent alors faire une réforme de la religion, pour calmer le mécontentement populaire. Les Ommeyades mettent en place un corps de juristes professionnels, les cadis, dont le travail est de rédiger la Shariah, un code du genre de la Torah juive. Il est alors décidé que tout musulman a pour devoir d'imiter Mahomet dans sa vie courante. La nouvelle loi sacrée est qu'il faut suivre ses préceptes, copier sa façon de parler, de se nourrir, aimer, se laver et prier. Ce changement plaît au petit peuple, mais il n'y a guère de modification sur le fond.

Au 8ème siècle, une nouvelle fois, en réaction à l'enrichissement considérable des couches supérieures de la société musulmane, un courant apparaît, le soufisme, qui dure et

trouve un fort soutien populaire. On considère Wasil ibn Ata (mort en 748) comme l'un des pères du soufisme. Les soufis cherchent dans la période du Mahomet de Médine, avant qu'il n'ait sa période de gloire à la Mecque, un retour vers un style de vie plus simple et plus humble. Ils reprennent son langage plus ouvert de l'époque, notamment sa vision de l'unité des trois religions monothéistes. Certains remplacent même la première profession de foi de l'Islam "Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son messager", par "Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Jésus est son messager".

Les soufistes exaltent au plus haut point la manière qu'ont souvent les plus pauvres de croire en Dieu, avec mysticisme. Cherchant par tous les moyens à se rapprocher de Dieu, ils affaiblissent pour cela le corps, par le jeûne, la veillée, la récitation inlassable des noms divins. On finit par parvenir à un comportement bizarre, un état second, une sorte d'ivresse, censée aider à l'approche de Dieu, jusqu'à presque le toucher. D'autres y ajoutent une danse particulière, où l'on tourne en permanence, donnant les "derviches-tourneurs". Mais des soufistes vont plus loin. L'un d'eux, Husain ibn Mansur dit al-Hallaj, sillonne l'Irak en prêchant le renversement du système du califat, et l'établissement d'un nouvel ordre social. Cette fois, c'en est trop : les autorités l'emprisonnent. On l'accuse de blasphème, c'est-à-dire de tenir des propos injurieux envers la religion. Il refuse de renier ses paroles. Il est alors crucifié, et mis à mort, exactement comme Jésus.

En 749, le chef militaire Abu Muslim forme un groupe révolutionnaire, du nom du descendant d'un oncle du prophète. Son programme est de renverser le pouvoir de la vieille aristocratie de la Mecque que représentent les Ommeyyades. En les remplaçant par un successeur du prophète, on retournera à la pureté supposée de l'Islam des origines. Abu Muslim réunit autour de lui des Arabes, mais aussi des Iraniens, des petites gens, des esclaves enfuis. S'il s'entoure de pauvres qui donnent un contenu social à leur parti, rien dans le programme n'est prévu pour eux, si ce n'est la supposée pureté héritée de la généalogie du prophète. Abu Muslim lance son opération en 747. Les Ommeyyades sont pourchassés, massacrés. Abu Muslim proclame calife son frère Abu l'Abbas, en 749. C'est le début du règne des Abbassides.

Ainsi, des mouvements confus de révolte sociale, aiguillés sur le strict plan religieux, n'aboutissent à aucun changement dans la société. Engels note cette caractéristique du monde musulman, qu'il compare avec les révoltes religieuses dans l'Europe chrétienne : *"Les soulèvements du monde mahoméтан, notamment en Afrique, forment un singulier contraste. Avec cela l'Islam est une religion faite à la mesure des Orientaux, plus spécialement des Arabes, c'est-à-dire d'une part, de citoyens pratiquant le commerce et l'industrie ; d'autre part, de Bédouins nomades. Les citoyens, devenus opulents et fastueux, se relâchent dans l'observance de la "Loi". Les Bédouins pauvres et, à cause de leur pauvreté, de moeurs sévères, regardent avec envie et convoitise ces richesses et ces jouissances. Ils s'unissent sous la direction d'un prophète, un Mahdi, pour châtier les infidèles. Au bout de cent ans, naturellement, ils se retrouvent exactement au même point que ceux-ci ; une nouvelle purification est nécessaire ; un nouveau Mahdi surgit ; le jeu recommence. Cela s'est passé depuis les guerres de conquête des Almoravides (dynastie maure en Afrique du Nord et en Espagne du Sud, 1056 à 1146) (...) et des Almohades africains en Espagne jusqu'au dernier Mahdi de Khartoum (env. 1844-1885) qui a bravé si victorieusement les Anglais. Il en fut ainsi ou à peu près, des bouleversements en Perse et en d'autres contrées mahoméтанes. Ce sont des mouvements nés de causes économiques, bien que portant un déguisement religieux.*

*Mais, alors même qu'ils réussissent, ils laissent intactes les conditions économiques. Rien n'est donc changé, la collision devient périodique. Par contre, dans les insurrections populaires de l'Occident chrétien, le déguisement religieux ne sert que de drapeau et de masque à des attaques contre un ordre économique devenu caduc : finalement, cet ordre est renversé ; un ordre nouveau s'élève, il y a progrès, le monde marche. (note, dans Contribution à l'histoire du Christianisme primitif, 1894)*

## 5 - Les Abbassides : religion et science

Alors que les Ommeyyades ont régné moins d'un siècle, les Abbassides vont durer cinq siècles. Ils se retrouvent à la tête d'un empire immense, qui va donc des confins de la Chine jusqu'à l'Espagne. Comme promis aux pauvres qui ont été le moteur du renversement des Ommeyyades, les dirigeants abbassides annoncent qu'ils vont appliquer la doctrine de l'Islam idéal. Ils affirment que cela signifie une société sans classes, une fraternité de croyants. Pourvu que la communauté obéisse à un chef religieux et politique qui descende du prophète, celui-ci fera régner justice et ordre. Mais la réalité est qu'on a affaire à un Etat théocratique, dirigé par la caste qui s'occupe de religion. Et très vite, on voit cet Etat s'étoffer. Un vizir est instauré, chargé de réorganiser l'administration en pleine expansion. L'armée aussi est réorganisée. Elle n'est plus le privilège des seuls Arabes, car d'autres troupes se sont montrées fidèles et indispensables, comme les iraniens. La direction de l'Etat est entre les mains du calife, autorité suprême, qui réunit tous les pouvoirs. Le calife ne peut édicter des lois, puisqu'elles sont censées provenir directement de la tradition religieuse. Mais il détient les pouvoirs exécutif et judiciaire. Pour faire appliquer les décisions dans les provinces de l'Empire, il nomme des walis, et des qadis pour régler la justice.

Le commerce interne à l'Empire, et aussi avec les régions extérieures connaît un essor considérable. Des richesses énormes s'accumulent entre les mains des commerçants et des propriétaires fonciers. L'Empire s'urbanise, et construit des villes cosmopolites. La capitale Bagdad étale un luxe incroyable. Jusqu'au début des années 800, les quatre premiers califes doivent lutter contre des soulèvements révolutionnaires, menés par les déçus de l'aboutissement de la révolution de 749.

Au 9ème siècle, les Arabes découvrent les idées des Grecs en philosophie et en sciences. Alors qu'au même moment, l'Europe chrétienne est plongée dans l'immobilisme, l'obscurantisme et l'isolement, les Arabes font un nombre impressionnant de découvertes. Ils étudient l'astronomie, l'alchimie, la médecine, les mathématiques. L'idée d'un homme philosophe, traduction de l'arabe *falsafah*, apparaît. Des mathématiciens arabes et persans inventent l'algèbre, fondent la trigonométrie. Les découvertes en médecine sont importantes. Les règles d'hygiène sont comprises et appliquées, les rues nettoyées, les bains publics nombreux, et l'état de santé des aliments contrôlés. En Occident, l'Eglise catholique s'en tient à ce qu'a dit Jean Chrysostome : "*l'origine de la maladie est dans le péché*". Ces succès dans le domaine des sciences perturbent les élites musulmanes chargées de réfléchir sur Dieu. La science, pour avancer, nécessite une croyance fondamentale à la fois dans la capacité de l'homme à raisonner, et en même temps dans l'idée qu'il doit exister une explication rationnelle aux phénomènes qui nous entourent. On essaye donc de présenter Dieu comme le fruit logique d'une argumentation, et non pas, ainsi qu'on l'enseigne au peuple, comme le résultat d'une révélation soudaine apparue à quelques individus choisis. Des religieux

musulmans, cependant, s'opposent à cette pensée qui se veut scientifique.

Dans les années 830, les Abbassides décident de quitter Bagdad, trop agitée par une population hostile, et s'installent à Samarra. En Iran, des mouvements sociaux mêlent les revendications sociales, ethniques et religieuses. En Irak, les esclaves noirs des plantations se révoltent (869-883). Les luttes pour le pouvoir se multiplient, et l'empire se morcelle. A partir de 890, les chiites sont sur le devant de la scène. En 909, une scission du chiisme, l'ismaélisme, prend le pouvoir au Maghreb. Finalement, le pouvoir revient entre les mains des Turcs seldjoukides, de tendance sunnite. Leur suprématie durera jusqu'à la première guerre mondiale. Vers 900 aussi, l'historien Abu Jafar al-Tabari révèle l'existence des versets sataniques. Mahomet, lorsqu'il avait condamné le culte des déesses, avait été très affecté par les réactions de sa tribu. Il prononça alors des versets fripons, permettant d'adorer ces déesses comme des intermédiaires avec Dieu ou des anges. Plus tard, il entendra Gabriel lui dire que ces versets sont inspirés par Satan. En tout cas, ils sont retirés du Coran, et remplacés par quelques lignes disant que ces déesses, les *banat al-Lah*, sont des purs produits de l'imagination. C'est la référence à ces versets qui a valu dans les années 1990 à l'écrivain Salman Rushdie d'être l'objet d'une fatwa, une condamnation à mort lancée par les imams iraniens, tout musulman qui en avait les moyens devant tuer le condamné.

Au 10ème siècle, Abu Bakr Muhammad ibn Zkaria ar-Razi se pose un nouveau problème. Si Dieu est entièrement spirituel, comment peut-il avoir engendré la matière ? Ar-Razi est un grand médecin, bon et généreux, qui trouve une contradiction entre Dieu et ce que la science lui permet de faire pour aider les gens à vivre. Il juge aussi anormal que le peuple ait une manière de croire, alors que les élites en ont une autre, qu'ils considèrent comme supérieure. Vers 970, le turc Abu Nasr al Farabi repose ce problème du décalage important entre la religion telle que les intellectuels et les gens cultivés y réfléchissent, et celle que les masses pauvres conçoivent. Pour lui, la manière de voir des élites est la seule vraie et authentique. Il en conclut qu'il faut se poser le problème de la réflexion à une meilleure organisation politique. Cette préoccupation est reprise par un élève de Farabi, Abu Ali ibn Sina, appelé en Occident Avicenne. Lui aussi est médecin, et pense que la *falsafah* devrait réussir à intégrer la croyance religieuse des gens ordinaires. La conception de Dieu d'Avicenne est bien éloignée de la croyance populaire. Pour lui, Dieu est l'élément essentiel et parfait qui compose chaque chose, un peu comme l'atome est l'élément final et essentiel de la matière lorsqu'on cherche à la décomposer.

Vers 1100, Abu Hamid al-Ghazâlî se demande si cela a une quelconque utilité de tenter de réfléchir de manière rationnelle sur Dieu. On ne trouve que des problèmes, et pas de solution. Il finit par déprimer gravement, ne parle plus, ne mange plus, et démissionne du prestigieux poste qu'il occupe. Finalement, il choisit de créer une discipline permettant de cultiver la présence de Dieu dans les petits détails de la vie quotidienne. Au 12ème siècle, Ibn Rush, connu sous le nom d'Averroès, essaie une nouvelle fois de concilier la philosophie et la foi, et échoue. Ce sera désormais un recul des tenants de la raison dans le monde musulman. Il a pour disciple le rabbin philosophe Juif Moïse ibn Maïmon (1135-1204), nommé encore Maïmonide. Tous les deux arrivent à une même conclusion : la voie royale pour accéder à Dieu, c'est la *falsafah*, et elle doit rester le privilège d'une élite. Par contre Maïmonide pense qu'on peut quand même enseigner au peuple l'interprétation des Ecritures. Il craint en effet que sans cette éducation minimale, le peuple en arrive à la vision d'un Dieu qui ressemble par trop aux humains.

Mais le penseur musulman du Moyen-âge le plus étonnant, c'est Ibn Khaldun. Né à Tunis en 1332, il est considéré par certains historiens comme un précurseur du matérialisme historique. Il aborde l'économie, et il écrit : "*Le capital, gagné ou acquis grâce à l'exercice d'une profession, est le prix du travail de l'artisan (...) On voit donc que les profits et les gains ne sont, tout à fait ou principalement, que le prix du travail humain*". Le plan de son étude de l'économie politique est ainsi organisé : "*l'industrie humaine, travail, prix, spéculation ; classes sociales*". Dans son ouvrage *La Muqqaddima* (1379), il met en place une approche nouvelle de l'histoire, et en son sein de la religion. Décidant de n'utiliser qu'une méthode scientifique, cherchant les liens de cause à effet, désireux de trouver des lois d'une évolution historique, il veut faire de l'histoire une science comme une autre. Ibn Khaldun décrit ainsi le déroulement de l'histoire : celle-ci commence sur la base des liens du sang, par une communauté ayant une identité de comportements et d'intérêts, qui fonde un groupe (la *asabiyya*). Puis celui-ci est soumis à une évolution, et va chercher à imposer sa souveraineté. C'est à ce moment qu'entre en jeu la religion. La religion est une superstructure soumise à des infrastructures géographiques, économiques, et autres. Ibn Khaldun comprend que la religion n'est pas un fait éternel, mais qu'elle est une nécessité qui s'impose au moment où le problème du pouvoir se pose. Il voit clairement que chaque religion répond à des circonstances particulières, un peuple différent, une époque différente. Et il voit à quel point l'évolution de la religion et de la vie politique sont liées. "*A chaque phase de l'évolution sociale correspond donc un type de comportement religieux*" (Jamel Eddine Bencheikh).

A partir du 11ème siècle, la puissance musulmane est sur la défensive. Les chrétiens lancent leurs croisades. Les Mongoles bouddhistes sont plus redoutables encore que les chrétiens. Ils prennent Bagdad, la ville des Mille et une nuits, en 1258. L'Islam reprendra son avancée au 14ème siècle, en direction cette fois de l'Afrique noire, et de l'extrême-Orient. En 1324, le roi du Mali converti fait le pèlerinage de la Mecque. L'empire en tant que tel renaîtra à partir des années 1450, sous la direction de la dynastie ottomane. Les Turcs créent des écoles-mosquées. L'ambiance n'a plus rien à voir avec les lieux de réflexion et de recherche de la période abbasside. Tout esprit critique est interdit, et la recherche donc impossible. C'est la victoire du dogme sur la raison. Les grands pays capitalistes d'Europe, France et Angleterre en premier, se partagent les dépouilles de cet empire en 1918, à la fin de la première guerre mondiale, entre vainqueurs.

L'Arabie saoudite va connaître une déviation de la religion officielle, du fait d'un homme, Ibn Seoud. Lorsque celui-ci se proclame roi en 1932, il impose une version extrêmement conservatrice de l'Islam : le wahabisme. Né vers 1740, ce courant dénonce le califat comme une fiction, ce qui plait aux Arabes désireux de se libérer de la domination des Turcs ottomans. Ibn Seoud est converti. Le wahabisme considère toute innovation comme coupable : la religion chiïte d'abord, mais aussi le mysticisme, la philosophie, et même la musique, le théâtre, la poésie. Il renie toute la civilisation de l'Islam. Derrière un aspect moderniste dû à l'exploitation et à la richesse du pétrole d'Arabie saoudite, ce dogme est imposé d'un bras de fer sur le pays, avec la complicité des pays riches occidentaux, qui trouvent leur compte dans le fait que la société n'ose pas bouger. L'Arabie saoudite est le premier producteur de pétrole du monde.

## 6 - Religion et Etat dans les mondes Juif, chrétien et musulman

L'objet même de la religion islamique était de mettre en place un pouvoir d'Etat qui dépasse celui des tribus et des clans. Le peuple arabe qui adopte la religion de Mahomet n'est pas soumis à un Etat, mais il est déjà soumis à une obéissance au patriarche. Et les divisions sociales sont importantes, et vont du simple colporteur ou du portefaix qui croule sous les charges qu'il doit porter au riche commerçant qui finance l'envoi d'une caravane. Dès son exil à Médine, Mahomet se comporte en véritable chef d'Etat. Il écoute, conseille, décide, et fait appliquer ses décisions. Il ne lui manque que des forces armées assez fortes pour porter la parole sur tout le peuple arabe. Et c'est la nouvelle religion qui y supplée. Extension de la religion et construction d'une autorité d'Etat ne font qu'un.

Dans le cas de la religion juive, la destruction de l'Etat Juif, et l'interdiction absolue de le reconstituer, ont amené les rabbins à jouer un grand rôle pour élaborer des textes dans la perspective de donner des règles de vie sociale au peuple Juif. Dans une certaine mesure, les règles de la tradition hébraïque vont remplacer celles d'un Etat Juif détruit, et maintenir une conscience commune à travers les siècles, et malgré une dispersion très importante de cette population. Bien que ne représentant que moins de 1 % des populations en règle générale, les Juifs ne se sont pas dissous et n'ont pas disparu. Les persécutions mêmes qu'ils ont subies, ont certainement joué un rôle dans le maintien de cette conscience commune, qui dans la pratique, s'est articulée autour de la religion et des rabbins. D'abondants textes ont été rédigés à cet effet. S'il faut chercher ce qui, dans la religion juive, a contribué à maintenir ce peuple par delà les siècles, c'est d'abord le fait qu'il s'agit d'une ancienne religion d'Etat, et qu'elle s'est maintenue comme telle, avec tout son caractère d'obligation sociale, et d'exclusion de la communauté en cas de reniement. La religion d'Etat a suppléé l'absence d'Etat.

La religion musulmane éprouve elle aussi un besoin important d'ajouter de très nombreux textes à l'héritage de Mahomet. Mais dans son cas, c'est pour étoffer la construction même de l'Etat, aider à la réglementer, ou encore mettre noir sur blanc des pratiques déjà entrées dans les moeurs. C'est ce qui explique que le droit, la justice, dans le monde musulman, sont a priori indissociables de la religion. Cette situation qu'on peut parfaitement comprendre pour les années 600, pose rapidement problème. Les religions révélées rechignent à évoluer, puisqu'elles considèrent la parole de Dieu comme éternelle et intouchable, alors que la réalité et la société humaine ne cessent d'évoluer. Si le Christianisme a souvent modifié son dogme, c'est toujours en prenant soin de présenter chaque nouveauté comme elle aussi révélée, donc éternelle. Le droit musulman prévoit de couper la main d'un voleur. Ce texte, écrit dans un contexte où il peut paraître mesuré, devient problématique dès le second calife, Omar. Une famine a lieu, et les vols deviennent nombreux. Couper les mains reviendrait à diminuer le nombre de bras qui peuvent travailler et nourrir la population. Omar suspend cette mesure. Plus tard, l'Islam se fortifiant, il se produit une division croissante entre riches et pauvres, et le grand nombre des masses sous-alimentées rend cette mesure choquante. Ce problème se pose pour toutes les peines. Il existe en effet des peines fixes pour les six accusations les plus graves : homicide, fornication, fausse imputation de fornication, vol, usage de boisson alcoolique, brigandage ou rébellion. L'homicide volontaire vaut la peine de mort, qui doit être exécutée par la famille de la victime. La fornication, c'est-à-dire la relation sexuelle hors mariage, est punie de lapidation, le brigand ou rebelle est crucifié et mis à mort, les autres cas sont punis de flagellation. Toutes les autres peines sont jugées et décidées par le cadî.

L'Arabie saoudite n'a jamais supprimé la pratique de la main coupée. Et on a vu au 20ème siècle des régimes réintroduire cet ordre. Deux sortes de situation amènent cette tendance à une lecture littérale de la religion. Ce sont d'une part de vieux régimes qui prétendent se purifier en s'orientant vers un retour à une mythique pureté de l'Islam des origines. C'est là une vieille pratique politique, qui commence très tôt dans l'histoire de l'Islam. Lorsque les problèmes sociaux et politiques deviennent trop importants, on prétend que le retour à la religion apportera le remède. Ceux qui s'opposent à cette démarche ne peuvent qu'être désignés du doigt comme infidèles. Mais le retour à la tradition ne peut que reporter, voire aggraver les problèmes, car les anciens textes et les anciennes idées sont de plus en plus éloignées de la réalité. Ce sont aussi des forces politiques d'opposition qui, dans les pays islamiques, usent du prétexte religieux du retour à la pureté, et poussent les gouvernements à cette marche en arrière de l'histoire. Un gouvernement peut faire le calcul de satisfaire une telle revendication, pour plaire et préserver son pouvoir. Ainsi, des associations musulmanes ont obtenu l'introduction de l'ordre de couper la main aux voleurs en Iran et en Libye dans les années 1970. Les hommes politiques de l'Islam se retrouvent en quelque sorte prisonniers de la religion, à cause de la situation originelle où religion et droit, religion et politique étaient confondus.

Il est évidemment tentant pour les occidentaux de railler ces archaïsmes, avec un air de supériorité. Mais le Christianisme, s'il n'a pas ce problème, ne le doit pas à lui-même. Le Christianisme n'a pas eu ou presque pas à réfléchir sur les règles de la vie sociale, de la vie politique, de la vie familiale, et a pu entièrement se concentrer sur la vie religieuse et les croyances, parce que cette religion s'est greffée sur un Etat qui avait déjà fait tout ce travail, l'Empire romain. Et si par la suite, il a apporté sa contribution à la mise en place des Etats en Europe, il faut tout de même se souvenir de ce qu'il a produit et nous a légué ! Le poids énorme de l'Eglise au Moyen-âge a empoisonné le cerveau de tous les hommes d'Etat pendant quinze siècles. Les moeurs des Etats chrétiens valaient largement la main coupée pour un voleur. La religion n'avait rien écrit à ce sujet, mais elle couvrait moralement et matériellement, par la présence de ses prêtres, toutes les pratiques de vol, viol, pillage, dépossession, le massacre des Indiens d'Amérique par les Conquistadores, celui des Arabes par les Croisades, ou le commerce des esclaves noirs d'Afrique. Le port d'un insigne sur les vêtements des Juifs, la création des ghettos, l'invention des prisons, l'institution de la torture par l'Etat, la mise en place d'un fichage des gens pour leurs opinions, l'institution d'une police politique - l'Inquisition-, la collaboration des polices d'Etat pour en faire une police internationale, voilà quelques-uns des "progrès" étatiques que l'on doit à l'Eglise chrétienne d'occident, et que subissent de nos jours la quasi-totalité des pays pauvres de la planète, qui n'ont tout simplement pas les moyens matériels de se payer une démocratie.

Le Christianisme a beau proclamer qu'il faut aimer son prochain, il s'est comporté comme l'Islam qui proclame sans hypocrisie la guerre sainte. Le Coran lui-même ne contient quasiment pas de texte législatif. Mais la tradition religieuse musulmane a constitué un grosse quantité de textes de droit. Et une compilation a été faite vers le 11ème siècle. Une législation existe sur la guerre, qui a eu un rôle déterminant pour constituer l'Empire islamique, et faire de la religion d'Arabie une religion concernant tous les Arabes d'abord, et ensuite destinée aux autres peuples, avec la conquête de l'Inde et de l'Indonésie. La guerre légale appelée djihad, ou guerre sainte, est dirigée contre un peuple qui refuse de répondre à l'appel de se convertir. Si les conversions forcées sont théoriquement interdites, dans la pratique, cela s'est

produit. Ainsi, en Afrique du nord, au 7ème siècle, les non-musulmans n'avaient que le choix de la conversion ou de la mort. Les étrangers soumis à l'Islam ont un statut de dhimmi, ce qui signifie protégé. Ils sont libres de pratiquer leur religion, mais au Moyen-âge, ils doivent payer un impôt spécial. La colonisation européenne en Afrique du nord au 19ème siècle le suspend, pour être seule à contrôler les entrées d'argent. Les associations musulmanes actuelles poussent à le rétablir. Par ailleurs, un musulman qui passe à une autre religion doit être mis à mort. Et ce point ne connaît guère de souplesse. Enfin, le droit musulman ne reconnaît pas l'existence juridique de l'esclave. Il est démuné de tout droit. C'est effectivement la situation héritée de l'Empire romain et des empires du Moyen-Orient de l'antiquité.

Le Judaïsme, enfin, pouvait paraître comme une religion pacifique jusqu'en 1940. Les comportements guerriers de l'Etat Juif antique étaient oubliés sous 2500 ans d'histoire. Et les persécutions subies par les Juifs avaient de quoi faire croire en une non-agressivité de leur religion. Mais dès que cela a été rendu possible, la reconstruction d'un Etat, au nom de cette religion, a signifié une situation de guerre et d'agressivité guerrière continue depuis cinquante ans. Bien entendu, l'Etat conquis par les sionistes est sans commune mesure avec les empires chrétiens ou islamiques du passé. Mais l'époque est différente aussi, et l'activité militaire de l'Etat d'Israël se prétend elle-même comparable à celle des grandes puissances. Israël, sur le plan militaire, est une superforteresse qui domine toute la région. Judaïsme, Christianisme, Islam : trois monothéismes, trois religions d'Etat, trois religions de combat.

## 7 - L'Islam et la condition des femmes

Lorsque Mahomet a sa révélation du dieu unique, il se retrouve dans la même situation que Moïse. Le dieu qui est élu comme unique est évidemment conçu comme l'un des anciens dieux polythéistes, qui se transforme alors en totalité. Mais ce ne peut être n'importe quel dieu. Moïse avait vu Yahveh, dieu de la guerre dans cette région. Mahomet voit Al-lah, un dieu masculin. D'autres existent, dont beaucoup de femmes, divinités adorées en Arabie pour leur rôle dans la fertilité, Alat, Uzza, Manat. Mais il faut un mâle pour diriger une société de tribus patriarcales.

Du temps de Mahomet, la situation des femmes n'est pas bien rose dans les tribus de bédouins, arabes nomades du désert. On considère les filles comme une charge, et une pratique consiste à en enterrer certaines vivantes à la naissance. En tout cas, on les voit comme une source de déshonneur. C'est dans toute la région que, depuis des siècles, les femmes sont dominées par les hommes. Dans ce contexte, les paroles de Mahomet sont peut-être un léger progrès pour l'époque. Elles interdisent formellement de supprimer les filles nouveau-nées, et réprimandent ceux qui sont déçus par la naissance d'une fille. Elles accordent aux femmes un droit légal à l'héritage, une demi-part par rapport à l'homme, mais auparavant c'était rien du tout. Les femmes ont aussi le droit de demander le divorce. Le Coran dit que se marier est un devoir, et autorise un maximum de quatre femmes.

Ceci dit, le Mahomet victorieux de la Mecque se comporte avec les femmes comme tous les puissants de son époque. Il prend Maymûna, pour sceller une alliance avec son clan. Il épouse aussi Umm Habîba, ce qui le fait entrer dans la plus puissante famille de la Mecque. Il constitue ainsi un harem de 9 femmes, dont une juive Rayhana, une chrétienne, et une copte. Aux règles établies par le Coran s'en ajouteront d'autres, prescrites par les autorités.

Une femme qui a ses règles n'a pas le droit de tourner les pages du Coran. Une femme n'a pas le droit d'épouser un non-musulman. Un homme peut épouser une non-musulmane à condition qu'elle ne soit pas polythéiste (païenne) et qu'elle soit juive ou chrétienne. Aux quatre femmes auxquelles il a droit, l'homme peut ajouter des esclaves en nombre illimité. Tous les enfants doivent être musulmans. Le divorce devient dans la réalité une répudiation, pratique alors très répandue et terrible, car elle signifie pour la femme répudiée d'être jetée à la rue, et méprisée par tous. Le mari peut renvoyer sa femme s'il n'est pas satisfait, mais l'inverse n'est pas possible.

Le Coran consacre la sourate 4 (un chapitre) aux femmes, et la sourate 65 au divorce. Il ne s'adresse jamais aux femmes, seulement aux hommes, à qui il dit ce qu'il faut faire avec les femmes. Le ton indique une volonté d'inculquer un comportement un peu moins brutal. *"Ne répudiez vos femmes qu'au terme marqué ; comptez les jours exactement. Avant ce temps, vous ne pouvez ni les chasser de vos maisons, ni les en laisser sortir, à moins qu'elles n'aient commis un adultère prouvé (...) Vous ne savez pas si Dieu ne fera pas surgir une circonstance qui vous réconciliera avec elles"*. L'adultère, le fait d'avoir une relation sexuelle hors du mariage, est sanctionné de 200 coups de fouet. S'y est ensuite ajoutée la pratique de la lapidation : on jette des pierres sur la femme adultère jusqu'à la mort. En Arabie saoudite, un progrès technique a consisté à ce qu'on voie un camion-benne verser sa cargaison sur la malheureuse, après que la première pierre soit lancée par un imam. Même aux temps les plus éclairés de la civilisation abbasside, les femmes musulmanes sont toujours exclues par les hommes de tout pouvoir politique. Il n'existe aucune souveraine dans l'histoire de l'Islam.

Si le Coran pouvait donc avoir quelques aspects progressistes limités pour une société du désert de l'an 600, son souci d'apporter aux femmes ne serait-ce qu'une légère amélioration n'existe plus du tout de nos jours chez ceux qui imposent ces textes aux femmes de notre époque. Ces règles, 1 300 ans plus tard, sont devenues franchement inadmissibles. C'est un fait que pour le musulman traditionnel, la femme n'est ni plus ni moins que son champ de labour, comme le dit la sourate 2, verset 223 : *"Les femmes sont votre champ. Cultivez-le de la manière que vous l'entendrez, ayant fait auparavant quelque acte de piété"*. Ailleurs, il est dit : *"Une femme ne doit jamais se refuser à son mari, fût-ce sur le bât d'un chameau ou sur le bord supérieur d'un four embrasé"*.

Les femmes au corps maigre ne sont pas souhaitées. En Mauritanie, on enferme la future mariée et on lui fait boire beaucoup de lait pour qu'elle soit blanche, grasse et molle. C'est l'idéal de la génisse ! Chez elle, la femme ne doit montrer les régions de son corps que selon des règles qui réservent l'appétit sexuel au seul mari : *"Commande aux femmes qui croient de baisser les yeux et d'être chastes, de ne découvrir de leurs ornements que ce qui est mis en évidence, de couvrir leurs seins de voile, de ne faire voir leurs ornements qu'à leurs maris ou à leurs pères, ou aux pères de leurs maris, à leurs fils ou aux fils de leurs maris, à leurs frères ou aux fils de leurs frères, aux fils de leurs soeurs, ou aux femmes de ceux-ci, ou à leurs esclaves acquêts de leurs mains droites, ou aux domestiques mâles qui n'ont point besoin de femmes, ou aux enfants qui ne distinguent pas encore les parties sexuelles d'une femme."*(24, 31). Hors de la maison, la femme doit avoir le visage voilé : *"O Prophète ! prescrit à tes épouses, à tes filles et aux femmes des croyants, d'abaisser un voile sur leur visage. Il sera la marque de leur vertu et un frein contre les propos des hommes."* (33, 57)

Ainsi, ce n'est pas seulement la femme mariée qui passe sous la coupe et le

domination de l'homme comme dans le cas de la chrétienté, pour contrôler la descendance et la transmission des biens. C'est le sexe féminin tout entier qui est destiné à rester un corps contrôlé et soumis à la puissance masculine. Le chef de famille a un pouvoir absolu sur la femme et les enfants. Il les marie selon son jugement. Et comme ce serait un déshonneur pour lui de donner en mariage une fille qui ne serait plus vierge, il instaure un contrôle sexuel sur ses filles, qu'il peut déléguer de temps en temps aux autres hommes de la maison, les enfants mâles. Eux aussi sont donc éduqués selon l'antique tradition.

Le port du voile par les femmes n'est pas une invention de l'Islam. On trouve des tablettes assyriennes de plus de 1000 ans avant JC qui disent que les femmes mariées "*n'auront pas leurs têtes découvertes*". C'est sans doute une invention de l'Etat faite en Mésopotamie, et on la retrouve dans tout le proche-orient patriarcal. La Bible et le Talmud confirment la pratique du port du voile pour les femmes mariées. Paul demande aux Corinthiens : "*Est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée ?*" Mais l'Islam rend obligatoire en tous lieux publics un usage jusque là réservé à la ville. Il arrive à des tenants de l'Islam de tolérer une relative indépendance intellectuelle de la femme, mais jamais de relâcher ce contrôle sur son corps. Des hommes, des musulmans se sont émus de cette condition de la femme. L'égyptien Qâsim Amîn (1863-1908) a rédigé *Libération de la femme*. En Inde, Mumtaz Ali a plaidé pour l'égalité sociale des deux sexes, dans son *Droits de la femme* (1898). Mais ce sont les femmes elles-mêmes qui doivent en premier lutter contre cette domination. Elles trouveront des supporters réels chez les hommes. Car c'est toute la relation des deux sexes qui est rendue malade par l'enfermement actuel.

C'est seulement à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle que l'Empire ottoman commence à mettre en place un fonctionnement de lois indépendant de la pratique et de la tradition religieuse. Des codes inspirés du monde occidental sont introduits. Mais un domaine est resté tabou, intouché (sauf en Turquie), c'est celui de la famille, et notamment des rapports entre hommes et femmes. Des modifications de forme ont été apportées, très lentement, dans ce domaine : Egypte (1920 et 1929), Jordanie (1951), Syrie (1953), Tunisie (1956), Maroc (1957), Irak (1959), et Iran (1967). Mais la polygamie reste admise, et le droit à la répudiation par l'homme n'est pas annulé.

Le Pakistan a connu une femme premier ministre à plusieurs reprises : Benazir Bhutto. Mais la condition de la femme du peuple est un enfermement total. On tue des femmes tous les jours au Pakistan, pour des raisons telles que d'adresser la parole à un homme étranger à la famille. L'usage de lancer un acide à la figure d'une femme est fréquent. Au Maroc, le roi ne choisit pas sa femme. Le jeune roi Mohammed VI, qui a pris ses fonctions à la mort de son père Hassan II en juillet 1999, se verra donc indiqué sa femme par la tradition locale : "*Jeune, belle et issue d'un milieu modeste, l'élue aura reçu avant le mariage l'éducation qui lui faisait défaut. Toute sa vie se déroulera dans l'enceinte du palais*" (Le Monde).

L'Occident chrétien ne vient guère en aide aux femmes de l'Islam. Le Christianisme lui-même est fort mal placé pour prétendre libérer des femmes car pour lui, elles sont les véhicules éternels du péché originel. Des intellectuels, écrivains, artistes, ont seulement su fantasmer sur les harems auxquels ils ne pouvaient pas accéder. Le harem est un véritable vivier privé de femmes à la disposition d'un notable qui en a les moyens. La pratique a-t-elle disparu ? Elle s'est probablement transformée. Mais il faut savoir qu'une industrie comme celle de la haute-couture en France n'a de réel débouché que dans un marché très proche du

harem. Cette branche de l'industrie du luxe consiste en réalité à fabriquer des vêtements d'un jour, d'un soir, ou d'une nuit. Achetées par les "princesses" d'Arabie saoudite et des émirats, elles sont des dizaines à en commander. Le faste et l'usage veulent que ces parures ne se portent qu'une fois. Cet art français si raffiné ne sert donc qu'à assouvir les fantasmes de princes-apprentis dictateurs et autres notables, tous religieux comme il se doit. Voilà la réalité de ce marché de luxe sur lequel la télévision nous fait rêver à chaque changement de saison.

## 8 - La révolution islamiste iranienne et Khomeiny

Il est assez facile de présenter la religion islamique comme un moyen de résistance, voire de libération, pour les pauvres. En France, et dans d'autres pays riches, c'est une religion minoritaire d'immigrés, c'est-à-dire d'individus sur-exploités, qui proviennent le plus souvent d'anciennes colonies. Et le pays d'origine reste souvent sous la dépendance économique de la métropole. Mais même dans les pays où l'Islam est majoritaire, voire au pouvoir, le fait que ces pays soient d'anciennes colonies et toujours sous la domination économique des grandes puissances occidentales, signifie une situation d'oppression qui identifie la religion musulmane à une force de résistance à l'oppression européenne ou américaine.

Dans le cas de l'Iran, l'imam Khomeiny a parfaitement réussi à faire cette identification entre lutte anti-impérialiste et lutte au nom de l'Islam. Khomeiny est un dirigeant religieux. Il a un langage religieux, auquel il n'hésite pas à mêler le problème politique qu'il prétend attaquer. Il attaque le régime vomé du Shah, qui fait largement profiter les trusts américains de son pétrole, et maintient sa population dans une vie dure et misérable. Voici son discours en 1977, deux ans avant son retour en Iran : *"Est-ce qu'au temps du Prophète la politique était séparée de la religion ? Est-ce qu'en ce temps-là un groupe s'occupait de spiritualité, un autre de la conduite des affaires politiques et temporelles ? (...) Ces paroles ont été inventées par les colonisateurs (...) afin de couper les "ulama" du peuple et des combattants pour la liberté et l'indépendance. Ainsi peuvent-ils dominer les gens et piller les richesses (...) Ils veulent le pétrole, qu'ont-ils à faire de vos prières ? Ils veulent nos mines. Ils veulent que notre pays devienne un marché pour la vente de leurs marchandises, et c'est pourquoi les gouvernements dépendant d'eux empêchent notre industrialisation ou bien établissent des industries de montage. Ils ne veulent pas que nous soyons des hommes, car ils redoutent les hommes. S'il s'en trouve un, ils ont peur (...) soit ils le tuent, soit ils l'emprisonnent, soit ils l'exilent, ou encore ils ternissent sa réputation, car c'est un politique ! Ce prêtre est un politique ! Mais le Prophète aussi était un politique ! Cette fausse propagande (...) vise à vous écarter du combat contre la trahison, la politique impopulaire et anti-islamique de ces Etats".*

Khomeiny est en exil, en France. Les coups de boutoir qui vont faire s'écrouler le régime sont des manifestations de deuil religieux, à l'occasion de l'enterrement des morts des précédentes manifestations. L'armée finit par se ranger du côté de la révolution, impressionnée par les centaines de milliers de gens simples qui tiennent la rue, malgré la répression terrible. Le Shah prend la fuite. Khomeiny rejoint son pays, acclamé comme le dirigeant de la révolution, le libérateur et le guide. Le régime qu'il instaure sait gagner une véritable assise populaire, en prenant des mesures qu'il lie à la religion. Destruction des stocks d'alcool dans les ambassades occidentales, autorisation de la polygamie. Même le port du tchador, le voile des femmes devenu obligatoire, a été largement soutenu à ses débuts. Des

milliers de pauvres au chômage trouvent un emploi comme miliciens islamiques dans le corps des Gardiens de la Révolution. Recruté par Khomeiny et placé sous son autorité directe pour opérer un certain nettoyage dans l'ancien appareil d'Etat, il surveille la population, repère et arrête les opposants.

Dès le départ du Shah, la hiérarchie religieuse des mollahs s'installe aux postes de commande de l'appareil d'Etat, direction de la justice, de la police, de l'armée, de l'administration. S'appuyant sur cette direction, elle oriente une partie des profits tirés dans le pays par le travail de la population vers la caste des marchands, les bazaris, au lieu qu'ils aillent vers les Etats-Unis. Khomeiny ne cesse de répéter qu'il est "le défenseur des déshérités". En réalité, Khomeiny est le représentant d'une classe bourgeoise de riches marchands iraniens, qui sont les principaux gagnants des changements survenus.

Khomeiny et les nouveaux dirigeants veulent au plus vite que les pauvres cessent de rester mobilisés, et qu'ils apprennent à compter désormais sur les dirigeants pour obtenir des changements. Et pendant que les démunis doivent se contenter d'attendre un avenir meilleur, les dirigeants religieux mettent en place des moyens bien solides pour profiter du travail de la population du pays. Ils s'approprient sous une forme collective 75 % de la grande industrie qui passe sous le contrôle de leurs fondations religieuses. La "Fondation des opprimés et blessés de guerre" récupère les biens confisqués à la famille royale. Le "Corps des Gardiens de la Révolution" se voit attribuer le contrôle d'une grande partie des industries militaires. D'autres fondations se mettent à contrôler des régions entières, comme celle d'Abadan, où se trouvent la majorité des raffineries de pétrole du pays. Le peuple n'a droit qu'à la mise en place d'institutions destinées à apporter une petite aide aux plus pauvres, au nom de la sollicitude de l'Islam. Mais ces institutions aussi finissent par être détournées au profit de la bureaucratie liée au pouvoir. Par contre, les courants qui existent en Iran et dont le programme est un régime véritablement égalitaire, réellement socialiste et communiste dans le sens qu'en avaient donné les fondateurs du marxisme, sont interdits et pourchassés par le régime.

La révolution iranienne de 1979 a rendu une certaine dignité à la population. Mais ni Khomeiny, ni aucun dignitaire religieux n'ont proposé de bouleverser l'ordre social en place. Régulièrement, le régime iranien n'hésite pas à organiser de grandes manifestations anti-impérialistes, où il dénonce le grand Satan américain. Mais dans le même temps, une partie des dirigeants du régime et de la bourgeoisie iranienne aimerait bien ouvrir le pays aux capitaux des pays riches, escomptant par-là relancer leurs affaires, affaiblies par la situation de mise à l'écart économique de l'Iran depuis des années. En attendant, rien ne change pour la population. Répression contre les ouvriers, répression contre les femmes, répression contre les Kurdes, voilà l'histoire de plus de 20 ans de régime islamique. La manière dont religion et pouvoir politique ont été intimement mêlés par les marchands du bazar de Téhéran pour parvenir à leurs fins, n'est pas nouvelle. Les dirigeants religieux ont tout à fait compris où sont les rouages essentiels qu'il faut détenir pour contrôler l'économie et empêcher les mouvements populaires d'aller trop loin : dans le contrôle des appareils d'Etat.

## 9 - Les "islamistes", épouvantail de l'impérialisme

Nous avons parlé ici d'Islamisme ou de religion islamique en appelant un chat un chat,

dans le sens classique qu'ont ces mots, à savoir religion de l'Islam. Mais les journaux tentent de créer une subtile distinction, en parlant d'"islamistes" pour parler de gens qu'ils jugent extrémistes, des terroristes par exemple. A l'échelle des pays également, on essaye de nous habituer à un distingo entre pays "musulmans" qui seraient d'un islamisme modéré et acceptable, et pays "islamistes" qui appliqueraient une lecture extrémiste de l'Islam. Mais ce langage pose problème. Il est impossible de juger de manière impartiale si telle lecture de la religion est modérée ou extrémiste. Chaque partisan d'une religion ou d'une tendance religieuse est convaincu de sa lecture, et prétend qu'elle est la seule orthodoxe et parfaitement exacte. Et il est impossible de constituer une autorité neutre et reconnue des différentes parties en une matière comme celle-là. Ce serait aussi aberrant que de décider de créer un organisme qui déciderait quel parti politique aurait une opinion juste, et lequel se tromperait. Personne n'imagine une telle démarche. Et pourtant, cette attitude est quotidienne. La question se pose de savoir qui donc prétend s'ériger en juge. Derrière la presse et les journalistes, on trouve évidemment des pouvoirs en place, et les grands intérêts du monde capitaliste, d'ailleurs propriétaire de cette presse

On nous dit que l'Afghanistan ou le Soudan sont des régimes "islamistes", extrémistes. Mais on ne dénonce jamais l'Arabie saoudite. Or, si un pays islamique applique une religion d'Etat en marge des autres, c'est bien ce pays, avec une variante ultra-minoritaire de l'Islam et unique en matière de religion d'Etat, le wahabisme. En Arabie, les femmes n'ont pas le droit de conduire de voitures. Et c'est le seul pays au monde avec l'Afghanistan où elles n'ont pas le droit de travailler. Seulement, l'Arabie est le premier producteur de pétrole, et de plus il est très docile aux ordres des gros financiers de l'or noir. L'Arabie saoudite est donc, aux yeux de cette presse, un pays musulman normal, tolérable, ce qui est un mensonge. En réalité, la carte des pays dits "islamistes" est très exactement la carte des pays musulmans qui se refusent à obéir au doigt et à l'oeil aux puissants du monde riche occidental, et que ceux-ci désignent donc du doigt à la vindicte de l'opinion.

"L'islamisme" des journaux est à géométrie variable. La Tchétchénie se rebelle contre le pouvoir central russe ? On dénonce ses "islamistes". On juge plus tard les actions militaires de la Russie un peu trop violentes ? On oublie les islamistes et on parle seulement des Tchétchènes... En fait, on nous parle d'islamistes lorsqu'on veut nous faire comprendre "les méchants". Car en réalité, c'est uniquement de cela qu'il s'agit. Selon leurs calculs du moment, les Etats riches de l'Occident ont besoin de prendre des tournants parfois scabreux. Ainsi, les Etats-Unis, du temps de l'URSS, n'ont pas hésité à soutenir très massivement les nationalistes afghans. Ce soutien était destiné à affaiblir l'URSS, par anticommunisme. Maintenant que cet enjeu n'existe plus, on découvre que ceux qui ont bénéficié de l'aide américaine pendant de longues années étaient musulmans et "islamistes". Et dans la mesure où ils ne se comportent pas comme on le préfèrerait en politique internationale, on apprend qu'ils sont finalement intégristes, hostiles aux femmes, etc. Mais leur religion n'est pas nouvelle. Ce qui change, c'est le calcul politique des Etats qui dominent le monde, et créent l'opinion qui convient à leurs intérêts du moment.

Bien entendu, il existe de la part des islamiques eux-mêmes une revendication religieuse. Nous l'avons déjà vu, l'Islam, de par une origine confondant religion et politique, se prête à une surenchère sur un mythique retour à une religion pure. Il existe des tendances dans l'Islam, reconnues mutuellement comme telles les unes par les autres. Ce ne sont pas l'islam modéré et l'islamisme intégriste. Ce sont le chiisme, le sunnisme, le wahabisme.

Chacun de ces courants religieux peut proposer des projets politiques plus ou moins démocratiques. La moindre des corrections est alors de ne pas tout mettre dans le même sac, et de distinguer ces différences en les laissant sur le terrain où elles se trouvent, c'est-à-dire sur le plan politique. On peut donc parler de l'influence croissante de tel courant religieux. Mais tout discours qui cherche à présenter un courant religieux en soi comme plus extrémiste qu'un autre, est faux et ne fait que servir un calcul politique.

Dénoncer le "péril islamiste" de certains est aussi une manière de dédouaner les Etats qu'on veut soutenir. Par exemple, la Tunisie connaît, sous Ben Ali, une répression féroce contre les militants de toutes sortes, y compris islamiques. Une spécialité locale en matière de torture est celle dite du poulet rôti : le supplicié est attaché par les quatre membres, suspendu sous une barre. Les bons services du régime et sa coopération avec l'Union européenne lui valent une bonne note de la part de l'Etat français. Mais aux yeux des islamiques emprisonnés, et de quiconque voit ce qui est, c'est bien pour l'heure l'Etat tunisien qui est extrémiste. Et ce n'est pas affaire de religion. L'Etat tunisien reconnaît la version sunnite de l'Islamisme, tandis que l'Etat saoudite reconnaît la version wahabiste, et l'Etat iranien la version chiïte. L'extrémisme est possible partout, dans chacune des nuances de chacune des religions. Exactement comme pour les différentes variantes du Christianisme.

L'Iran de Khomeiny a été qualifié d'"islamiste". Mais le fonctionnement réel des institutions mises en place par les ayatollahs ressemblait bien plus à la Constitution française de 1958 qu'à un califat du Moyen-âge. Cet Iran a connu un Parlement, un président, un Conseil des ministres, des fractions politiques, toutes choses qui n'existaient en aucune manière sous le régime ami de l'Occident qu'était celui du Shah. Et lorsqu'il y a un côté extrémiste, dur, dans l'Etat, il ne tient pas forcément à la religion. En Egypte, en Syrie, en Irak ou en Algérie, ni l'économie, ni la politique, ni les lois ne sont gérées en fonction des principes de l'Islam. Si certains partis politiques islamiques sont capables de violence, ce n'est pas non plus un trait de religion en soi. C'est plutôt le signe que les opposants, dans ces pays, n'ont guère le choix, et n'ont aucun autre moyen de s'exprimer. Comme le dit justement Graham Fuller, ancien vice-président du National Intelligence Council de la CIA, *"s'il est vrai que certains extrémistes prônent, et même pratiquent, la violence contre l'Etat, comme en Egypte ou en Algérie, c'est souvent en réaction à la fermeture du système politique et à la répression brutale"* (Le Monde diplomatique, 9/99).

On retrouve jusque dans la presse d'extrême-gauche ce comportement qui dénonce l'intégrisme pour accepter comme légitime une religion ordinaire qui serait modérée. Ainsi, l'hebdomadaire trotskyste Lutte Ouvrière écrit sous la plume de Roger Girardot : *"Ce n'est pas la religion que nous voulons interdire, ni les croyances. Ce sont les formes réactionnaires que prennent les intégrismes, Juif, musulman ou chrétien, surtout quand ils se traduisent par l'oppression des autres et en particulier des femmes, même si certaines d'entre elles sont apparemment consentantes"*. (n° 1115, 10/1989). Lutte ouvrière reprend donc ce subtil distingo fabriqué de toutes pièces par la presse bourgeoise, pour décider d'interdictions en matière religieuse, chose étrangère au marxisme. Le marxisme préconise la séparation entre Eglise et Etat, mais n'a jamais prétendu juger de la supériorité ou de l'infériorité relative de telle ou telle religion, ou de telle forme que peut prendre une religion. Là encore, en fustigeant l'intégrisme, on banalise et on présente comme acceptable la religion ordinaire, celle qui soumet actuellement l'immense majorité des opprimés, en étroite collaboration avec

l'Etat.

### 10 - Religion, jeunesse et espoir

Si en France, la religion islamique est officiellement considérée comme les autres, dans la pratique la population musulmane le vit autrement. En France, l'Islam est la seconde religion pratiquée, et la situation est profondément injuste et choquante. Pour ne pas déplaire aux petits-bourgeois ou sous prétexte de ne pas donner de voix aux partis racistes, les gouvernements interdisent de fait la construction de lieux de culte musulmans. Bien des mosquées doivent se faire discrètes, et les prières ont lieu dans des hangars ou d'anciens garages. Ce maintien de la religion musulmane dans une situation de paria permet à des religieux de recruter pour leurs idées en présentant leur religion comme celle des opprimés.

Les jeunes générations pourraient ainsi être une proie facile pour la religion musulmane. Car par ailleurs, la société ne leur assure aucun avenir, et pire encore, ne donne parfois même plus ses valeurs morales, même si elles sont discutables. Lorsqu'une génération d'enfants grandit et mûrit dans des familles où les parents ne travaillent pas, on aboutit à des situations catastrophiques. Les jeunes se fabriquent alors leur propre société, faite de violence, de rapports de force, et l'économie parallèle des bandes, de la drogue ou de la débrouille, supplée à l'économie officielle déficiente. Parmi les jeunes originaires d'Afrique noire et d'Afrique du nord, on peut constater un regain des références au Coran, du nombre de jeunes sachant lire ou écrire l'arabe, disposant d'une éducation coranique. Dans les faits, on s'aperçoit que le taux de pratique quotidienne chez les jeunes musulmans est assez faible. Mais ces jeunes de banlieues, de cités pauvres, peuvent trouver dans la religion des repères moraux pour la vie que la société ne leur donne pas. Ils ne voient pas que les idées, les hommes qui les véhiculent et surtout les institutions qui sont derrière, sont conservatrices, réactionnaires. Et ces repères leur apportent individuellement un sentiment de dignité, un système de valeurs qui leur paraît propre, dans un monde par ailleurs inhumain et qui les rejette. Dans les pays pauvres, ce sont de tels jeunes qui se sont engagés pour une cause ou une autre, au nom de la religion. En Palestine, en Algérie mais aussi en France, des jeunes d'origine arabe, africaine, et pourquoi pas même européenne, pourraient dans un pays comme la France s'enrôler au nom de l'Islam, parce que c'est une religion qui paraît être celle des opprimés et qu'il est légitime, lorsqu'on est jeune, de ne pas supporter l'oppression, et de vouloir la combattre.

Mais c'est mal connaître le monde. Les pauvres, et plus encore les jeunes des milieux pauvres, ont bien du mal à imaginer et comprendre qui sont les vrais maîtres de notre vie. Ils ne connaissent que quelques vedettes, ou de riches petits bourgeois proches de leur monde. Ils ignorent totalement la domination des gros trusts capitalistes, le rôle et le poids primordial de l'économie. Et ils ignorent la réalité du programme des leaders religieux les plus contestataires, qui ne consiste au mieux qu'à essayer de se faire une petite place dans ce monde de requins. Mais au cas même où ils réussiraient, cette petite place est de toute manière condamnée d'avance à être totalement dépendante des puissants en place, tant leur suprématie est grande et leur avance gigantesque. Neuf PDG parmi les plus grosses entreprises mondiales ont à eux seuls tué 300 000 emplois en 6 ans. Et ces gens-là ont un revenu moyen de 2,5 millions de francs par mois. On a calculé que la fortune des 360 personnes les plus riches du monde est supérieure au revenu annuel de près de la moitié des

habitants de la planète, soit 2,6 milliards de personnes. Une entreprise comme Elf a un chiffre d'affaires égal au poids économique du Pérou (en Produit Intérieur Brut). Carrefour pèse autant que la République Tchèque, Leclerc autant que le Koweït. La famille Peugeot pèse deux fois le poids de la Tunisie, L'Oréal vaut trois fois le Gabon, et Michelin six fois le Mali !

A côté de ces gens-là et de leurs sociétés capitalistes, les Etats, avec leurs dirigeants, qu'ils soient dictateurs, militaires, politiciens, démocratiquement élus ou pas, sont de toute manière des nains. Tous les Etats sont par exemple endettés d'une manière incroyable auprès d'une partie de la bourgeoisie, les banquiers. Comment pourraient-ils leur imposer quoi que ce soit qui n'aille pas dans leur intérêt ? Ces fonctionnements fous de l'économie ne sont pas des inventions de Dieu. Ils sont le fait de quelques hommes, d'une classe sociale riche et peu nombreuse de la population mondiale, la grande bourgeoisie. Et on en trouve de toutes les religions. En Europe ils seront chrétiens, en Israël Juifs, et en Arabie saoudite musulmans.

Ni la Bible, ni le Coran n'ont été écrits en connaissance de cause de cette économie-là, de ce monde-là. Ces ouvrages datent d'une autre période, où il y avait très peu d'échanges économiques dans le monde. On ne produisait que pour soi-même, dans le village, ou même dans la famille. Et il n'y avait personne au monde ayant autant de richesses que des dizaines de millions, des centaines de millions d'autres hommes. Les textes sacrés des grandes religions disent tous qu'il faut accepter le monde comme il est. Mais ce monde a considérablement changé. Les injustices, de petites, sont devenues gigantesques. Le chômage n'existait pas ou très peu dans les anciennes sociétés. Le nouveau système, le capitalisme, a besoin du chômage, même si dans les discours, tous les responsables disent vouloir le combattre. Ce système n'est pas très ancien. Il date d'à peine deux siècles, de la révolution industrielle qui a commencé en Europe dans les années 1780. Le chômage est dans sa nature même. Il ne peut disparaître qu'en changeant le système lui-même.

En Europe, au cours des années 1990, des oulémas du monde musulman se sont réunis et ont réfléchi à ce qu'ils devaient proposer comme vision du monde aux musulmans d'Europe. Ces spécialistes de la religion islamique sont arrivés à une conclusion bien terne. Le bon musulman est celui qui saura s'intégrer sans faire de vague à la société où il se trouve. Tariok Ramadan explicite les principes ainsi dégagés : *"Un musulman, résident ou citoyen, doit se considérer comme lié par un contrat à la fois moral et social avec le pays où il séjourne et en respecter les lois"*. Les lois des pays européens permettent aux musulmans de pratiquer l'essentiel de leur religion. L'ancienne manière de voir héritée de l'Islam du Moyen-âge, qui sépare l'espace en espace de vie musulmane (dar al-islam) et espace de guerre (dar al-harb), n'est plus valable. Conclusion : *"Les musulmans doivent se considérer comme citoyens à part entière et participer, dans le respect des valeurs qui sont les leurs, à la vie sociale, associative, économique et politique du pays dans lequel ils résident"* (Le Monde Diplomatique, 4/1998).

Ces gens-là perpétuent l'illusion que tout va bien, et ne veulent rien changer au monde. Mais ceux qui prétendent changer quelque chose au monde sans dire la vérité essentielle qu'il est commandé par un système basé sur la propriété capitaliste privée, ne peuvent qu'être trompés ou vouloir tromper. Si on n'a même pas une chance de pouvoir travailler, si on n'a même pas une place dans la société, comment des valeurs morales venant de la religion ou d'ailleurs pourraient-elles tenir, être respectées, appliquées ? Pour le pauvre qui n'a rien, la religion peut sembler donner une dignité, reconnaître son existence, proposer des règles de

conduite propres dans un monde terrible. Mais c'est tout. La religion est impuissante à aller au-delà. Des croyants vivent ainsi, enfermés, isolés dans leur conviction. Mais on reste tout de même des sujets des grands du monde, des objets à leur service, qu'ils commandent, embauchent et débauchent, sans aucun respect, sans même le plus souvent qu'on sache qui commande vraiment. Le combat pour changer cet ordre-là est indispensable. Et il peut nous donner des valeurs morales supérieures. Rejoindre la cause du genre humain, celle du vieux socialisme, du vieux communisme des origines, c'est rejoindre le camp de générations et de générations de gens qui ont lutté sans que l'histoire officielle veuille en garder le souvenir, c'est rejoindre la fraternité internationale des peuples du monde entier, par-delà les langues, les frontières et les différentes religions aussi, et c'est rejoindre le camp d'une vraie jeunesse, celle qui consiste à vouloir comprendre les problèmes du moment pour apporter les bonnes réponses.

Bibliographie V

- Bencheikh Jamel Eddine : Ibn Khaldun (Encyclopédie Universalis 1998)  
Cahen Claude : Omeyyades (Encyclopédie Universalis 1998)  
Delcambre Anne-Marie : L'Islam 1999 (La Découverte, repères 82)  
Karen Armstrong Karen : Histoire de Dieu 1997 (Seuil)  
Le Coran (Garnier Flammarion 237)  
Lutte de classe n° 67 : Iran, septembre 1979 (Lutte ouvrière)  
Lutte de classe n° 41 : Iran, mars 1999 (Lutte ouvrière)  
Reeber Michel : L'Islam 1999 (Les essentiels Milan 26)  
Rodinson Maxime : Abbasides (Encyclopédie Universalis 1998)

*Janvier 2000*

